

Du 15, avril

J'avais laissé ma lettre interrompue, n'ayant pas le temps d'écrire la dernière page, et cela est bien heureux. Je vais te dire, en finissant, une chose qui t'intéresse plus que le reste. Ce matin, étant auprès de madame, elle m'a demandé si j'avais quelque amie qui veuille entrer comme femme de chambre dans une maison de ses connaissances. Même elle m'a dit que c'est pour une dame Malleval, que j'ai vue, l'autre soir à dîner et qui est très-bien. Je crois que c'est une vieille personne, veuve sans enfants, vivant seule avec ses domestiques. Elle a déjà une cuisinière. Elle veut une fille qui puisse travailler auprès d'elle, même lui faire la lecture, car elle y a de la peine, et c'est sa grande prédilection. Voilà quelque chose qui te conviendrait très-bien. Tu serais là comme une vraie demoiselle de compagnie anglaise. Avec ta figure et ton instruction, tu plairas énormément à ta nouvelle maîtresse. Elle ne voudra plus se séparer de toi, et, quand tu auras vécu quelques années auprès d'une dame millionnaire, que tu enterreras, tu sais ce que cela vaut. Tu trouveras là de quoi dédommager tes espérances du côté de tes parents. Un enu-ii; par exemple, c'est qu'il faut aller à la campagne, bien loin de Lyon, une partie de l'année. Le château est plus bas que Saint-Etienne, dans le Vivarais, dit-on. Mais je ne sais pas tes opinions là-dessus, et, à ta place, moi-même je ne manquerais pas cette occasion....

A bientôt donc !

Ton amie, Louise MACARIEL.

LETTRE VI.

De Constance Daymer à Louise Macariel.

D'Abbans, 22 avril 1865.

Ma chère amie,

Je suis enchantée de la proposition que m'apportait ta dernière lettre. Cela s'annonce si bien, que j'espérais à peine trouver quelque chose d'approchant. Tu vas être bien étonnée,